

1938

Journal 28 août. Sept heures.

Tant pis ! Voilà le mot lâché ! Mais je ne sais plus quoi écrire. Il est tard : dix heures. C'est le titre que j'écrivis à sept.

Pourquoi commencer un journal justement aujourd'hui ? Question idiote, car indéfinie...

Aujourd'hui dimanche 28 : rien d'intéressant. Mais une chose me plaît dans le journal : on peut y mettre toutes les bêtises, toutes les grandes phrases : état d'âme.

D'abord de l'ordre. Impossible : car en ce moment la joie m'étouffe : non pas la joie : mais l'égoïsme. Le trop plein de soi-même. J'ai besoin de tout dire, même deux fois. Le charme de mon journal [:] la franchise. J'écris au fur et à mesure que mes pensées se présentent.

Quelle joie ! Pouvoir cracher dans n'importe quel style les idées les plus extravagantes, tout penser, tout écrire ; avoir la preuve vivante de posséder une âme (certains croiront cette phrase trop belle, donc fausse. Ils se trompent).

I

D'abord : toujours – c'est clair n'est-ce pas – toujours je parle avec moi-même. Je suis naturellement lent car je n'agis qu'après m'être parlé, et cela en toutes conditions. Bref, je vis avec moi-même : ce journal en est la preuve.

Donc : les faits m'intéressent beaucoup moins que les idées puisque celles-ci commandent. Même si une circonstance force, l'idée la ressasse jusqu'à l'adoption.

Les faits ne m'intéressent qu'à travers les idées, pour les éclaircir.

Ma plume court toute seule, mais il est très tard : comme le temps passe vite quand on s'occupe de soi. J'hésite. Faut-il aller me coucher. Une chose me fait sourire : plus tard, tous ces détails m'agaceront, mais en cet instant ~~je les~~ j'aime les écrire, pour dénoter chaque courbe des idées.

Je me relis. C'est piteux comme style, comme mélange de sensations. Tant pis, je continue : joie égoïste !

Je voulais mettre plus haut : mes yeux se ferment. Une autre sensation m'en empêcha. Si je l'écris maintenant ce ne sera plus la vérité exacte. Qu'il est dur d'être sincère dans la franchise, car lorsque j'éprouve une sensation, je l'écris. Mais cette sensation je sais que je l'éprouve, cette phrase j'y pense quand je l'écris.

Donc préméditation, puisque me voilà accaparé par d'autres pensées. Exemple : celle que j'éprouve en écrivant la phrase. Mais cela me fait plaisir, car c'est signe que je m'enfoncé dans le caractère, et aussi profond que je sois, je parlerai toujours avec moi-même, donc d'un échelon plus bas.

Je me dis : pourquoi toutes ces phrases ? Sensations vécues, j'en suis content.

III [sic]

Ma vie ! Que d'émotion, que de monotonie ! Donc quelles sensations, quel état d'âme. Pourtant je n'ai que quinze ans. Une image se présente qu'il faut que j'écrive : plus tard relirai-je ces lignes en riant de l'être que je suis maintenant ? Peut-être ! Mais le fait de l'écrire prouve ma précocité.

Je continuerai demain, car il est onze heures et j'ai sommeil. Encore une chose : je ne crois pas nécessaire d'écrire ce journal tous les jours. Non ! Une fois par semaine par exemple pour noter les impressions ressenties dans des promenades, visites, conversations, pensées, et celles qui me guideront pendant que j'écrirai.

Bonsoir à demain ? Une dernière image décalée mais précise qu'il faut noter. Le lac d'Annecy où j'ai passé mes vacances : le soir, l'eau sombre, le ciel bleu étoilé, les montagnes, l'air vivifiant. J'étais assis au bord du lac avec un garçon de douze ans (~~amis de d'hôtel~~). Et je le désirais. Oui, je le désirais,

passionnément, car il avait un beau corps. Et maintenant, dans ma chambre, je le ~~désire~~ veux aussi, avec ~~la~~ le même ~~force~~ désir aiguillonné par l'impuissance, car lui est resté là-bas, et moi à Paris, j'écris ces lignes. La fenêtre est ouverte. Mes parents dorment. Le bruit du métro. La ville, grande endormie. Je veux ce corps et ce paysage, désespérément !

Le quart de onze heures a sonné. Je me couche. Bonsoir. À demain.

Minuit !

Une dernière pensée que j'écris dans mon lit : je sais déjà que j'écrirai demain. Je me parle, je me réponds. Mais cela est si intime que je ne m'en aperçois pas.

Alors ? Pourquoi ne pas écrire maintenant ce que j'écrirai demain ?

Par ironie ! Je dédaigne.

Demain je saurai les pensées qui me pressent en ce moment, et je pourrai écrire les pensées du jour qui va suivre.

Mais c'est parce que demain je voudrai vérifier, sourire de mon fatalisme fatigué, me [moquer] des autres qui ne voient rien. Je m'enfoncé dans le gouffre de la pensée ! Sa paroi aura le même son demain. J'ai des sentiments immuables, modulés par les faits, mais mêlés – à moi.

[13 octobre, Paris]

Journal (suite) [1938]

Jeudi 13 octobre. Huit heures du soir

Voilà plus d'un mois que je n'ai rien écrit. Que d'évènements « historiques ». Je regrette de ne pas avoir noté jour par jour les évènements. Mais enfin, que pourrai-je dire ? Les incidents tous les connaissent. Mes sentiments : j'étais tellement agité que je ne pouvais rien écrire. Agité ? Non. Mais las, énervé.

La guerre, et patati, et patata, les Sudètes, Hitler, Chamberlain, Daladier... j'hésite un peu... etc.

Mes sentiments ? C'est que maintenant je suis las [,] indifférent [;] j'écris presque comme un automate. Je n'aurai pas de lecteurs à ce journal et pourtant je m'adresse à un inconnu. Berce-moi !

Je me souviens... Soirée du 23 septembre.

La guerre menaçait ; après Berchtesgaden, Chamberlain venait d'arriver à Godesberg le matin... Les esprits étaient fiévreux. Montparnasse illuminé... mon père est à Londres... ma mère et moi sommes assis à la terrasse d'un café. Nous fumons. Le soir est chaud, pur. Les trottoirs regorgent de monde, bruyant, individuel... maman parle... Je rêve... la fumée monte...

- Regarde un peu derrière toi ; vois-tu cette dame en vert « tapageur » ?

Je me retourne. Une jeune femme distribue des sourires par-ci, par-là.

Je demandais :

- C'est celle-là « l'entretenu » ?

- Oui ! **[X]**

Ma mère ! Son petit nez retroussé, ses cheveux noirs séparés soigneusement au milieu du front. Douce et grave.

[X] Dans les lumières, klaxons, voix, rires, parmi les foules.

- Boris, tu vois, au fond, à droite ce monsieur vieilli, avec cette jeune femme à lunettes ? Je crois que c'est un écrivain, et sa secrétaire. Ils prennent des notes.

- Ce qu'il est beau fis dis-je rêveusement.

- Non, il a surtout un visage très sympathique.

Embouteillage, sifflets des agents. Ah ! que de bruits. Ma cigarette est terminée. Je pense à ne rien penser. Ma mère songe.

Je dis d'une voix étonnée :

- Et ils sont là tous les soirs ?

- Mais oui, du moins chaque fois que nous y venons, papa et moi.

Je rêve tout le temps : c'est un calme, mais un calme désordonné.

- Je retournerai ici, plus tard.

- Ah ! bien souvent mon petit.

Arrêt.

- Il y en a qui ne peuvent pas vivre sans Montparnasse le soir.

Mon avenir ! La voix douce de ma mère. Ma mère et moi, ô lecteur inconnu, **[X]** un fils soumis, tendre, intelligent ; une mère douce, compréhensive, qui voyait voit en moi, mieux que moi-même. Pour elle : moi et mon père, mon père et moi.

[X] J'écoute...

- Une fois, nous vîmes un jeune homme avec une fillette qui n'avait pas plus de... quatorze ans ; bien habillée, de beaux et longs cheveux noirs.

- C'était peut-être sa sœur ?

Sourire de ma mère.

- Oh ! Non !

Cheveux noirs, papa en voyage à Londres.

Fints **[Sphinx]**

- Maman où se trouve Fints ? **[Sphinx]**

- Dans une petite rue à côté !

Tendresse souriante.

- Ce n'est pas encore pour toi. Tu pourras y aller à seize ans au moins.

Large mouvement de la rue. Ah ! Les femmes nues, comme je m'en moque.

- Alors on part ?

- Partons.

Nous marchons. Nous approchons de la bouche du métro. Soudain un cri traverse la chaussée : « Paris-Soir, édition spéciale, Paris-Soir. » Un immense paquet de journaux s'abat à nos pieds.

Je suis le premier fourni pendant que les gens se précipitent, que les mains se tendent, des souffles haletants.

Nerveux, je déplie la feuille. En grosses lettres il est écrit :

Conversations rompues.

Le « Premier » s'envolera demain matin à Londres.

On se presse autour de nous. Commentaires. Je demande, je réponds, ils demandent nous répondons.

Nous voilà libres enfin ! Ma mère et moi descendons le boulevard Port-Royal, presque désert, sombre. Il est onze heures. Silence.

- Eh bien, c'est la guerre.

Ma mère m'a dit cela d'une voix calme, résignée.

Je dis :

- C'est impossible !

C'est tout. Nous marchons côte à côte. Les pensées sont déviées depuis la terrasse. Oh ! pas tellement.

Je me répète :

- C'est im-pos-sible.

Et soudain c'est l'effroi, immense ; le néant. Quoi, tout ce bien-être, toutes ces joies physiques et morales. Non, non. Je ne veux pas. Je me le redis, catégorique, farouche...

Maman soupire,

- Tu pourrais l'écrire dans ton journal.

Nous nous sommes couchés tard ce soir-là. Nous avons longtemps regardé les photos, les notes. Et chacun dans notre fauteuil nous avons rêvé... **[X]**

[19 octobre (2), Paris]

[X] Huit heures du soir

Je suis apaisé. Je me suis regardé dans la glace et qu'ai-je vu ? Une face barbue (n'exagérons rien ; je n'ai pas de barbe, mais je ne suis pas rasé) ; des boutons assez visibles ; des cheveux épais, légèrement blonds et ondulés, des yeux verts-bleus et profonds ; des lèvres bien dessinées ; un menton énergique ; un front assez haut ; plutôt assez large. [X] Je suis beau. Physionomie franche, intelligente, énergique. Mais il n'y a pas seulement ces qualités de surface. Il est pétri de sentiments, une pensée profonde. C'est un charme de plus qui le fait tantôt cruel, ironique, hautain ou franc. Autrement, ma taille est grande, bien faite (comme disent les chroniqueurs du dix-septième siècle). Mes doigts sont longs, assez fins avec de beaux ongles. Je suis façonné dans du marbre humain. La croissance me fait des boutons, mal rasé (petits inconvénients de la jeunesse).

[X] Je voudrais parler de la rentrée des classes, des jours suivants. D'abord des souvenirs.

24 sept[embre]. Samedi. L'après-midi est lourde.

La guerre, la guerre, la guerre... C'est lourd.

Ma mère et moi marchons par le boulevard Saint-Michel. Ah ! Quelle atmosphère ! C'est noir, c'est suant de monde. On se cogne, on se colle, on crève. Et cette masse gluante est houleuse. Après-midi grise, livide. De temps en temps quelques gouttes de pluie humectent cette pâte surchauffée.

[X]

Ma mère a son mauvais visage. Buté, têtu, bouche entrouverte, yeux plus arrondis regardant en bas, nez et menton plus longs. Tête basse. Je n'aime pas ce visage ; ces yeux fixes qui semblent s'accrocher au même objet, et qui en réalité ne voient rien hors de ses pensées. Bousculés, étouffés, nous marchons pas à pas.

- [X] Mais, maman qu'est-ce que tu as ?

Malgré mon air froid, le ton devait être celui qui agace. Ma mère répondit d'une voix sourde, indifférente :

- Je n'ai rien.

Je serrai les lèvres.

- Mais à quoi penses-tu ?

Même ton. Même réponse.

- À la guerre

Je haussais les épaules. La lente promenade continue, pénible. Multitude bruyante d'étudiants, d'étudiantes, de parents, d'amis. Et les groupes. Nous voilà rue des Ecoles. [X] Ma mère a toujours cet air insensible, énervant.

Je demandai plutôt sèchement :

- Tu veux rentrer ?

- Si tu veux. [X]

Ma mère a maintenant sa lèvre inférieure rentrée. Nous regravissons cette bouillotte. [X] Et voilà qu'une immense rangée d'étudiants nous coupe transversalement, déborde sur la chaussée. Aussitôt, les voitures et autobus, qui y pullulent, tout vibrants de klaxons, stoppent. Tous ils crient sur cet air bien connu : « Sortez Untel, sortez Untel. Sortez. » Je ne vois que ces têtes qui émergent, qui dansent, ondulent d'un mouvement épais vers les grilles du Luxembourg. Et cette petite pluie agaçante, cet étouffement de corps et d'idées, mettent à ces airs innocents une déchirure d'exaltation [X] sourde dans les nerfs coupés à vif sur mon cœur trop lourd.

[X] Ma mère et moi ~~marchons sur~~ montons le boulevard Gay-Lussac. Nous avons crevé ce trop-plein de corps ; nous respirons enfin ! Nous sommes un peu détendus. Sur le [boulevard] Saint-Michel, j'ai ri d'abord en les voyant, [(un peu exprès aussi du visage de ma mère)], puis j'ai regardé ; maintenant j'en suis dégoûté.

[19 octobre (3), Paris]

Neuf heures et demie du soir.

Chez nous, dans la salle à manger. Je bois mon lait glacé ; la raideur de ma mère s'est changée en une tristesse douce, infinie... Chez des voisins [,] quelque part, se lamente une voix douceuse. Je suis fatigué. Devant notre fenêtre la maison des religieuses est d'un brun sombre. Tête lourde. Je voudrais dormir.

Non décidément, je ne peux plus continuer. Je suis apeuré épais. Je relis les vieilles lettres que j'ai reçues de Xavier.

Ah ! Perfide nostalgie. Ces mois lumineux des vacances me consomment dans ces pénombres. Je rêve. Finis les corps, la chair. Est-ce la tristesse ? J'étais tellement assoiffé d'une épaule sur qui poser ma tête, que j'ai atteint maintenant le fond desséché de mon être. Que puis-je vouloir ? Bâiller ? Ah ! non.

Rien je n'ai rien, je tourne autour de moi. Le pire c'est que je suis incapable en ce moment de faire un poème.

Allons ! Je continue...

Notre petit salon est bleu. A cette heure de l'après-midi (cinq [heures]), avec les rideaux croisés il y règne ce demi ton clair-obscur. Fatigant. Ma mère s'affaisse dans le fauteuil. Toute la matinée, elle est restée accrochée au téléphone pour parler avec mon père. **[X] [...]**

[28 octobre (1), Paris]

Mercredi 28.

[X] Je me promène le long des quais. Les rues étaient nerveuses. Après seulement j'appris que pendant ces heures de l'après-midi, le sort du monde se décidait. Un gris incertain dans l'air étouffant. Sur chaque passant semblait peser une lourde fatalité de mort. Qu'il faisait chaud. ~~J'avais peur de bouquiner~~ Je ne bouquinais pas car il me semblait que je deviendrais fou. Les quais, les voitures bruyantes. Et la poussière qui se dégage des chantiers se mêle au gris de l'air. C'est quelque chose de lourd et de flou. **[X]**

[30 octobre, Paris]

30 octobre 1938

Que de platitudes. Porte étroite. Même Baudelaire. Quand la dépression me creuse, il me suffit de lire d'autres dépressions pour trouver tout cela ridicule.

Je retournai chez Gide. J'étais très abattu. Fatigue. Repos et pas assez.

Je m'arrêtais devant sa maison. Mon cœur battait. De plus en plus fort. L'ascenseur monte.

Voilà... Je sonne. Une servante m'ouvre :

- S'il vous plaît monsieur André Gide.

- Vous avez une lettre ?

- Non !

- Ah ! Alors...

Elle leva les épaules.

- Enfin, je vais toujours lui demander. Votre nom ?

- Boris Schreiber.

- Comment ?

- Bo-ris Schrei-ber.

- Ça va attendez.

Quelle étrange sûreté en moi-même.

Elle revient, dit d'un air étonné :

- Entrez Monsieur, entrez.

J'entre.

Il est debout, au milieu de la pièce, vêtu du même pyjama en velours noir. Absolument chauve et glabre. Des lunettes, le visage allongé, aucun pli à son menton. Parmi les petites rides, deux profondes se creusant de chaque côté des lèvres fines.

Il sourit sans desserrer les lèvres. Sa voix est pénétrée, assez grave.

- Bonjour mon petit.

Je n'étais aucunement intimidé. Je fis exprès de le paraître un peu.

- Bonjour maître.

Je restai debout. Il était assis et écrivait sans lever la tête, il questionna.

- Pourquoi êtes-vous venu me trouver ?

- Oh ! je ne sais pas maître, comme ça...

Je me tus. Il me fixa.

- Je crois bien vous avoir déjà vu, je reçois tant de monde.

Je savais très bien, qu'il m'avait reconnu du premier coup.

- Oui maître, il y a... un mois à peu près.

- Oh ! Non, non ! Il n'y a pas un mois. Au plus trois semaines.

Je souris.

- Oui maître, trois semaines.

- Asseyez-vous. Prenez une cigarette.

- Je fumai.

Il rapprocha son siège du mien.

- Allons, parlez mon petit.

Je sentais qu'il voulait rendre sa voix, douce, chaude, pénétrante.

Und wiegen, und tanzen, und singen dich ein.

- Puisque vous êtes venu me trouver, c'est que vous aviez quelque chose sur le cœur, alors parlez.

Je me taisais, essayant de faire un sourire bête. Je le regardais surtout. Des yeux bridés, sa face pensive.

- Peur de poser des questions indiscretes ?

- J'aime mieux que vous me posiez des questions, c'est plus facile d'y répondre.

Silence. Il tournait sa cigarette éteinte et je le voyais de profil.

- Je suis tourmenté, seul.

- Oui bien sûr. Les gens vulgaires ne se tourmentent pas.

Il reprit.

- Allons, parlez, parlez, mon petit.

- Dites-moi, maître, à quoi ça sert d'aller en classe.

- Eh bien ! Il faut passer des examens.

Méditation.

- Mais qu'est-ce que vous faites, les jours de congés par exemple ?

- Je me promène.

- Seul ?

- Oui maître.

- C'est terrible quand même d'être toujours seul, ainsi. Et les amis ?

- Oh ! Les amis, je n'en ai pas, et [ne] veux même pas m'en faire.

Il se pencha, prit ma main dans la sienne.

- Dites-moi tout mon petit, soyez franc.

Il se rapprocha encore. Je soupirai péniblement. Sa main, tremblait sur mon épaule. J'étais renversé sur ma chaise, indolent.

- Mais votre père gagne, enfin, il n'y a pas la question matérielle ?

- Oh ! Non maître.

Et soudain, il me serra passionnément. Je sentais son corps. Ses lèvres se frottaient contre les miennes. Ses lunettes me faisaient mal, et ses sourcils me chatouillaient.

Il était à genoux, au pied de ma chaise et m'entourait la taille. Il se redressa [,] enleva ses lunettes, et d'une voix altérée.

- Vous saviez en venant ici, que je vous embrasserais.

- Non, maître.

Je mentais, car j'en étais sûr.

- Vous ne m'en voudrez pas, de vous avoir embrassé ?

Il me caressait les cheveux.

- Mon petit, mon petit ! Et vous êtes bien malheureux ?

- Oh ! Mais je suis parti de chez moi, un soir.

- Pour combien de jours ?

- Ce n'était pas pour des jours.

- Et la nuit.

- Ce n'était même pas pour une nuit. Je me suis promené sur le boulevard Saint-Michel.

Il eut un sourire, moi aussi.

Et soudain, je ressentis le contact de ses lèvres. Il ouvrait ma chemise, sa main parcourant fiévreusement ma poitrine.

Et moi, j'étais dégoûté, follement dégoûté ! Mais je me laissais faire ; je m'étendais même, plus nonchalant... J'étais beau.

Il s'arrêta un peu.

J'avais appuyé ma tête sur son épaule, et j'avais fermé les yeux.

- Vous écrirez cela sur votre journal, mon petit ?

- C'est comme vous voulez maître.

- J'aime mieux pas...

- Bon !

Son timbre est presque sifflant.

Étreinte. Ses doigts couraient, palpaient le ventre. Voulaient descendre encore... Alors je me serrai sur ma ceinture de toutes mes forces.

Il était épuisé et respirait bruyamment. Ses yeux clignaient... Je gardai tout mon sang-froid. Je pensais à plus tard, quand je me souviendrais de cet épisode... Je me dédoublai.

Le vieillard pendant ce temps, enfonçait vainement ses doigts. La ceinture ne le laissait pas passer.

Mon cœur lui dit à cet instant : « Vieille garce. »

Et lui ne savait que dire :

- Mon petit, mon petit...

Et il enfonçait toujours ses doigts. Rien à faire. Je n'étais pas un lâche. Je voulais simplement voir jusqu'où...

Enfin, il retira sa main. Épuisé il susurra :

- Quels sont ~~les livres~~ mes livres que vous avez lus. Ce n'est pas par vanité d'auteur...
- J'ai lu *Les Faux-monnayeurs*, *Les Caves du Vatican*, *L'Immoraliste*.
- Et votre mère n'a pas trouvé que c'était imprudent.
- Non !

Il me regardait. Ne pouvant parvenir par le ventre, il essayait par la jambe et sa main glissait sur le pantalon... Alors je souris. Il dut comprendre, car il s'arrêta.

- Vous avez des amitiés passionnées.
- Assez Un peu.
- Et ils se laissent faire... Il faut être très prudent mon petit.
- Oh ! Cela ne va pas loin.

Sa respiration âpre.

- Allons, j'ai du travail, au revoir mon petit.

Sa voix était devenue presque indifférente.

- Vous travaillez beaucoup maître ?
- Je fais ce que je peux.
- Il avait repris ses lunettes, s'était levé. Il arrangeait ses vêtements tout fripés.

Mes lèvres étaient encore mouillées par les siennes, fines, humides. Je pensai : « Qu'est-ce qu'il te faut, vieillard cassé. »

Je me levai, mis mon manteau. Il s'approcha de moi, prit les épaules, mais cette fois-ci, je me dégageais doucement. Il n'insista pas.

- Vous ne pouvez pas vivre tout le temps seul.
- Bien sûr, maître.
- Qu'est-ce que vous faites, cet après-midi ?
- Je vais au cinéma.

Il resta pensif.

Je demandai :

- C'est mal d'aller au cinéma ?
- Non. J'y vais moi-même, très souvent, allons, au revoir mon petit.

Il me poussa vers la porte.

- Je pourrai revenir n'importe quand ?

Il me regarda.

- Oui, et avec le journal.
- Au revoir maître.

Il me répondit d'un signe de main.

Mais dehors, j'eus la désagréable impression d'une [illisible] qui venait de faire son [illisible] et qui partait.